

COLLOQUE ASSOCIATION FRANCO BRITANNIQUE UNIVERSITE  
PARIS IV SORBONNE

9-10 avril 2010

L'idée de l'Orient en Russie  
Tchekhov et le monde hébraïque

Suzanna Mossejvna Rotštejn, une femme juive en Russie tsariste

Dans l'immense *corpus* littéraire consacré au monde hébraïque au XIX<sup>e</sup> siècle en Russie tsariste, lorsque s'accroît la répression sur les juifs à travers des décrets de plus en plus coercitifs, s'allument des contre feux qui, sous le couvert de la fiction, viennent témoigner des contrevérités circulant à l'encontre des stéréotypes largement répandus.

Parmi les écrivains qui dans leur combat littéraire témoignent de leur trouble face à l'antisémitisme ambiant, on compte Tchekhov<sup>1</sup>.

Le récit *Тина (Le Bourbier)*<sup>2</sup> paraît dans le numéro du 29 octobre 1886 de *Temps Nouveau, (Novoe Vremja)* journal de droite appartenant à Aleksej Souvorine - cela fait un an qu'ils ont fait connaissance -, nationaliste convaincu avec qui Tchekhov se brouille lors de l'affaire Dreyfus (1897).

Le récit marque son entrée dans la littérature « sérieuse », Grigoriovitch lui ayant demandé de « mourir plutôt de faim que d'écrire à la va-vite et de ne pas gâcher son talent<sup>3</sup> », et relate un fragment de vie d'une jeune femme juive et orpheline, Suzanna Mossejvna Rotštejn, à qui deux cousins appartenant à la classe possédante russe, un lieutenant, Sokol'skij, fiancé, et un propriétaire terrien, Krjukov, marié et père de famille, viennent successivement réclamer l'argent prêté à son père défunt sans qu'il leur soit possible de le recouvrer malgré leurs résolutions.

Comme tout texte, le récit possède différents niveaux d'interprétation<sup>4</sup>. Pour répondre à l'intitulé du présent colloque, je m'attache à analyser Suzanna, une femme juive en Russie tsariste, et personnage principal du récit, ce qui est exemplaire dans la poétique. Souvent glosée femme perverse d'une rapacité frauduleuse, en un mot, un escroc, qui est cette femme en apparence « vainqueur » des deux hommes ? Ne serait-elle pas tout autant un portrait orientaliste, une image inversée des conventions dans un paysage « typiquement russe » ou un « pont » entre l'Orthodoxie et la religion juive ?

x

x x

---

<sup>1</sup> Je laisse de côté l'épisode sentimental qui entraîne Tchekhov à s'intéresser au monde hébraïque et qui concerne ses fiançailles avec Dunja Efros, jeune fille juive qui refusa de se convertir à l'orthodoxie pour l'épouser et qui, certainement, inspirera le personnage Anna-Sarah dans la pièce *Ivanov* de 1889.

<sup>2</sup> Anton Pavlovitch Tchekhov, *Polnoe Sobranie Sočinenij i pisem v 30 tomah, pis'ma v 12 tomah*, [Œuvres complètes en 30 volumes, lettres en 12 volumes], Moskva, Isdatel'stvo « Nauka », 1973-1983, t. V, p. 361.

<sup>3</sup> D. Grigorovitch, lettre du 25 mars 1886, in *Letopis' žizni i tvorčestva A. P. Čehova*, Moskva, izdatel'stvo hudožestvennoj literatury, 1955

<sup>4</sup> « Il y a beaucoup de passages que ne comprendront ni le public, ni la critique : aux uns et aux autres ils sembleront insignifiants et sans intérêt, mais je me réjouis à l'avance de savoir que ces passages précisément seront compris et appréciés par deux ou trois gastronomes littéraires et cela me suffit », lettre à Ia. Polonskij, 3 février 1888.

### ***Un portrait orientaliste***

Lorsqu'il écrit *Тина*, Tchekhov n'a pas encore rencontré le peintre orientaliste Ivan Constantinovitch Aivazowky dont il fera la connaissance en 1896 à la datcha que Souvorine possède à Feodossia. De même il ne connaît pas encore personnellement Constantin Egorovitch Makowsky, artiste orientaliste lui aussi, avec qui il dînera au restaurant tatare de Moscou, le *Rossia*, en octobre 1893. Ni enfin Kuzma Petrov Vodkin qui fait son portrait en 1900.

Lui, le « peintre » du *byt* russe, du quotidien slave, admire l'originalité que dégagent ces portraits à l'encontre de l'académisme et du classicisme ambiants pourtant déjà battus en brèche par les Ambulants<sup>5</sup> auquel appartient son grand ami Levitan.

Les thèmes abordés dans la peinture orientaliste - scènes de harem, de femmes alanguies et lascives, de combat ou bien encore descriptions minutieuses des costumes, des particularités de l'architecture, ainsi que les tonalités plus chaudes, la lumière tamisée, les couleurs chatoyantes trouvent un écho favorable en son esprit dans leur représentation d'une autre culture.

Ce contexte est, sans aucun doute, une des composantes du récit :

Le lieutenant traversa après [la servante] cinq ou six vastes salles luxueusement meublées, puis un couloir, et finit par se trouver dans une pièce carrée et spacieuse où, dès le premier pas, il fut frappé par l'abondance des plantes en fleurs et l'odeur un peu sucrée, entêtante, écoeurante même, du jasmin. Les fleurs formaient des rangées le long des murs, cachaient les fenêtres, pendaient au plafond, se tordaient dans les coins, si bien que la pièce ressemblait plus à une serre qu'à une habitation. Des mésanges, des canaris et des chardonnerets s'affairaient dans la végétation et se heurtaient aux carreaux des fenêtres.

La succession de pièces sombres, envahies de jasmin, de torchères, de gravures, de papiers peints bigarrés, de tapis de velours sur les tables, le dédale de couloirs qui mène aux différentes chambres de la maison, le cabinet de travail où se dresse un secrétaire féminin, avec ses tiroirs secrets, suivent, dans la description tchékhovienne, l'architecture spécifique du *harem*, substantif arabe qui signifie « sacré, défendu » et renvoie à des œuvres très connues de portraits d'odalisques languides et lascives, des femmes emprisonnées.

Le *topos* du récit, envoûtant dès les premières lignes, est aux antipodes de la représentation picturale classique russe et des propriétés campagnardes à la Tourgueniev où le jeune lieutenant a évolué et qui est l'*imprimatur* de Tchekhov dans sa poésie<sup>6</sup>. Il met ainsi et avant toutes choses l'accent sur le monde labyrinthique chargé des mystères de l'Orient où vit Suzanna avant même que le jeune officier ne la voie. Sorte de Turquie, il se révèle un monde clos, tel que nous le peignent Delacroix ou Ingres, dont la charge sémiotique faite d'étrangeté et de beauté vient se heurter à l'autre monde, celui de l'usine de vodka, seule terre russe concédée aux ressortissants juifs et dont la laideur est chargée d'ostracisme - elle est juive et on y fabrique de la vodka.

À cette désorientation spatiale, s'ajoute la surprise que constitue pour lui Suzanna.

---

<sup>5</sup> Les peintres dits « Ambulants » s'opposent à l'académisme enseigné dans les écoles d'art de Moscou et St Pétersbourg.

<sup>6</sup> Rappelons que quelle que soit la maison où les personnages habitent, elle se situe à la campagne et suit une géométrie qui, dans sa répétitivité, encercle les personnages, en particulier les femmes, dans un monde où il n'est pas d'échappatoire. Faite d'une maison avec une colonnade, entourée d'un parc avec un étang où se reflète un saule, cernée par la rivière qui la sépare de l'immensité des champs et de la forêt, elle est celle de *La mouette*, des *Trois Sœurs*, de *Oncle Vania* et de *La Cerisaie* mais aussi celle de *Retour au pays natal*, *La Fiancée*, *Trois Années*, du *Moine Noir*, la même maison que celle des jeunes filles pouchkiniennes et tourguenévienne. Elle est un cloître profane où nul bruit subversif ne vient troubler les âmes des jeunes êtres, dont la solitude voulue par les proches se meut en aliénation proche de la mort psychologique.

En place du laconisme constant et extrême dès qu'il s'agit des personnages féminins, au minimalisme jaloux qui irradie les portraits tchékhoviens, on assiste dans ce récit à un débordement stylistique quasi unique dans l'œuvre :

Face à l'entrée, dans un grand fauteuil de vieillard, la tête rejetée en arrière sur un oreiller, était assise une femme portant une luxueuse robe de chambre chinoise et la tête enveloppée d'un foulard tricoté en laine, sous lequel on ne voyait qu'un nez long et pâle, pointu au bout et légèrement busqué, et un grand œil noir. La robe de chambre était ample et cachait sa taille et ses formes, mais sa belle main blanche, sa voix, son nez et son œil permettaient de lui donner vingt-six ou vingt-huit ans au plus.

Et le narrateur d'insister sur les changements successifs de représentation de la jeune femme qui désoriente un peu plus à chaque fois le jeune lieutenant :

La porte s'ouvrit et elle parut sur le seuil, svelte, portant une longue robe noire, la taille étroitement serrée, comme faite au tour. Maintenant, outre le nez et les yeux, le lieutenant voyait un visage blanc et hâve, une tête noire, frisée comme un mouton. Il ne la trouva pas laide, mais elle ne lui plut pas.

Ce n'est pas tant le lexique à connotation dépréciative, que le jugement hâtif qui est d'importance et montre son trouble. Lui, sans doute habitué au charme des jeunes filles slaves dont fait partie sa fiancée, est totalement déstabilisé. Non que Suzanna soit laide, mais parce qu'elle est étrangère, elle est pour lui étrange. Remontent alors à son esprit tous les préjugés que son éducation lui a transmis - *le nez, la tête noire frisée comme un mouton, la couleur de la peau blanche et hâve, le corps comme fait au tour*.

Et même s'il se raisonne - *il ne la trouva pas laide* -, il ne peut s'empêcher de marquer son rejet - *elle ne lui plut pas* -, devant ce qui est pour lui déjà fascination alors qu'il sait pertinemment en ces années que les Juifs sont pour les Russes des êtres dont il faut s'écarter coûte que coûte.

Le lieutenant n'est venu que dans un seul but : récupérer les traites octroyées au père de Suzanna par son cousin, le gentilhomme rural Krjukov. Cet argent, au-delà du fait qu'il doit être rendu à son propriétaire, est le seul moyen que le jeune lieutenant a de faire un beau mariage. Sujet de la lutte entre Suzanna qui ne veut pas le rendre et le lieutenant qui veut le récupérer, il donne à voir l'affrontement de deux mondes, l'un fait de conventions militaires et sociétales, l'autre de sensualité libre et assumée.

La jeune femme qui avait semblé languide, se révèle un être de feu, une véritable hétaïre qui ne peut que mettre à mal les résolutions du jeune homme :

Craignant d'offenser sa féminité et de lui faire mal, il s'efforçait seulement de l'empêcher de bouger et de s'emparer du poing qui tenait les traites, tandis qu'elle, de tout son corps souple et élastique, se tordait dans ses mains comme une anguille, se débattait, le frappait des coudes à la poitrine, le griffait, si bien que les mains de Sokolskij allaient et venaient par tout son corps et que, sans le vouloir, il lui faisait mal et offensait sa pudeur.

Suzanna était passionnée par le combat. Elle avait rougi, fermé les yeux et même une fois, sans le savoir, fortement pressé son visage contre le visage du lieutenant, si bien qu'il en garda un goût un peu sucré sur les lèvres.

Rouges, échevelés, respirant péniblement, ils se regardèrent. Peu à peu, l'expression méchante, féline du visage de la Juive fit place à un sourire débonnaire.

Cette attitude féminine sans fard, unique dans la poétique tchékhovienne, permet de broser un tableau orientaliste où la femme est perçue mystérieuse, envoûtante et vénéneuse. Le lexique fait d'impudeur - *elle avait rougi, fermé les yeux, rouges, échevelés, respirant péniblement, les mains allaient et venaient par tout son corps* -, de rappel à l'animalité - *anguille, griffait, féline* -, et dont la gestuelle mime *in fine* un coït, ne peuvent en effet qu'émouvoir les âmes tendres dans leur déni que pareille attitude pourrait être celle d'une jeune fille russe de bon milieu.

La critique ne s'y est pas trompée qui a réagi violemment contre ces lignes. Dans une lettre, restée célèbre, Madame Kiseleva reflète ce que tout un chacun pense en son for intérieur :

« Les lecteurs masculins regretteront terriblement que le destin ne les conduisent pas tout droit vers une femme comme votre Suzanna qui pourrait divertir leurs passions débridées ; les femmes l'envieront mais la plus grande partie du public dira : « Ce Tchekhov écrit hardiment, quel gaillard ! » Le récit est très bien écrit (...) mais je suis déçue qu'un écrivain de votre qualité, c'est-à-dire bien loti par Dieu, ne me montre qu'une seule chose, « un tas d'ordure ». (...) Le monde regorge de boue, de chenapans et de vauriens et l'impression que l'on fait d'eux n'est pas une nouveauté (...) Donnez-moi une perle pour que dans ma mémoire s'efface toute la boue de ce récit ; de vous, c'est ce que j'exige d'abord. Quant aux autres qui ne sont pas capables de faire la différence entre un homme et des créatures à quatre pattes, je ne les lirai plus... Peut-être aurait-il mieux fallu que je me taise mais je n'ai pu m'empêcher de vous faire savoir mon indignation à vous et à vos minables rédacteurs qui sans aucun état d'âme salissent votre talent. Si j'étais rédacteur, j'aurais, pour votre service, déchiré ce feuillet...»<sup>7</sup>

### ***Une image inversée des conventions dans un paysage « typiquement russe »***

Suzanna n'est-elle alors que cette séductrice, vénéneuse ou, au contraire, celle qui permet de dénoncer le monde dans lequel les russes se perdent ?

Lorsqu'il écrivait, Tchekhov souhaitait dire à ses contemporains combien ils vivaient mal<sup>8</sup>.

Le récit est *de facto* un réquisitoire parfait contre la société russe en ces années où Autocratie, Nationalisme et Orthodoxie, selon le mot d'ordre d'Ouvaroff, sont les trois sédiments sur lesquels l'État russe repose.

Cinq ans après l'assassinat d'Alexandre II en 1881, Alexandre III, borné et réactionnaire, a mis en place les règlements temporaires qui contraignent tous les individus susceptibles de menacer l'ordre, les Juifs, et donc Suzanna, sont les premiers visés. La Russie vit en état de siège partiel, le pouvoir allant jusqu'à organiser des pogromes. La mise en place de la politique de russification voit le retour de restrictions anciennes, les Juifs sont donc interdits d'avoir des biens et des propriétés hors des zones de résidence. C'est ainsi que l'environnement de Suzanna est un lieu de désolation, un *topos* clos, un ghetto où la mort voulue par les autorités fait son oeuvre, *la maison au centre de la distillerie où les tas de verre brisé jonchent le sol, où se voit l'aspect crasseux des hangars couverts de suie et l'odeur*

---

<sup>7</sup> Lettre de Madame Kiseleva à Tchekhov, 13 décembre 1886, in *Čehov v vospominanijah sovremennikov*, « Čehov v moej žizni ».

Tchekhov, pourtant si maître de lui-même en toutes occasions, répond assez durement le 14 janvier 1887 : « Permettez-moi de montrer les dents en ce qui concerne votre critique... Comme vous, je n'aime pas la littérature immorale dont vous parlez. En tant que lecteur et citoyen, je m'en détourne mais si vous me demandez un point de vue sincère et honnête, je vous dirais que la question de son droit à exister est toujours ouverte et non résolue... Je ne sais qui a raison, Homère, Shakespeare, Lopez de Vargas, qui n'ont pas eu peur de se coltiner des tas de fumier ou bien les contemporains avec leurs manières guindées lorsqu'ils écrivent mais qui sont cyniques dès qu'il s'agit de leurs âmes et de leurs vies.

Que le monde fourmille de boue, de chenapans, de vauriens, est totalement vrai. La nature humaine n'est pas parfaite. Mais penser que pour que vive la littérature, il faille transformer les tas de fumier en perles, cela revient à nier la littérature. La littérature se nomme ainsi parce qu'elle dépeint la vie telle qu'elle est. Son but est la vérité absolue... L'écrivain n'est pas un confiseur, ni un maquilleur, encore moins un amuseur ; c'est un homme lié à la conscience de sa dette et de son devoir... Il se doit d'être aussi objectif qu'un chimiste ; il doit délaisser la subjectivité et savoir que les tas de fumier jouent un très grand rôle dans le paysage, et que les passions mauvaises font autant partie de la vie que les bonnes...

Triste serait le sort de la littérature grande ou petite si on la laissait à la merci de vues individuelles. Ça, c'est le premier point. Le deuxième est qu'il n'existe aucune police qui se sente compétente en matière de littérature. Je suis d'accord sur le fait qu'il ne faut pas lâcher la bride car les chenapans existent même en littérature ; mais que vous le vouliez ou non, la meilleure police en littérature est la critique et la conscience de l'auteur ».

<sup>8</sup> « On me reproche souvent et même Tolstoï me l'a reproché, d'écrire sur des petits riens, de ne pas avoir de héros positifs, de révolutionnaires, d'Alexandre de Macédoine, simplement de justes. Mais où les prendrais-je ? Je voulais dire aux hommes, loyalement et sans détours, regardez la vie terne et médiocre qui est la vôtre ! Voyez comme vous vous ennuyez ! L'essentiel est que les hommes comprennent cela... et quand ils l'auront compris, ils s'inventeront sûrement une vie autre, meilleure », in Bunin, « O Cexove », N.Y., 1955, p. 90-91.

*étouffante de l'huile empyreumatique*, où nul Russe ne devrait pénétrer, un lieu délibéré d'asservissement qui vient entourer la maison-enfer et contre-jardin de l'Eden, même si elle est embaumée de jasmin - les chardonnerets qui se heurtent aux carreaux des fenêtres ne sont-ils pas la métaphore *in praesentia* du destin de la jeune femme ?

En face, les Russes vivent dans des mondes clos également, les propriétés campagnardes, mais où *le soleil s'égayé sans souci dans les étoiles du lieutenant, dans les troncs blancs des bouleaux, [lorsque] tout resplendit de la beauté saine et claire d'un jour d'été, [quand] rien n'empêche la verdure jeune et juteuse de frémir gaiement en échangeant des clins d'œil avec l'azur d'un ciel dégagé*, et dans lesquelles évoluent les « uezdnye devotchki » qui de Pouchkine à Tchekhov illustrent la littérature russe au XIX<sup>e</sup> siècle.

La mise en place des contre réformes a permis de contrôler au plus près la pensée des individus<sup>9</sup> et a redonné à l'aristocratie ses lettres de noblesse<sup>10</sup>. La plupart des officiers appartiennent à cette classe sociale et dirigent le pays. Même s'ils n'ont pas été préparés ni par leur éducation, ni par leurs conceptions de vie, ils se sentent une classe supérieure à qui rien ni personne ne doit résister.

Que fait Suzanna sinon résister envers et contre tous à ce lieutenant, fiancé à une jeune femme sans doute charmante mais peu instruite, cousin d'une femme qui supporte les frasques de son mari, attitude communément répandue et acceptée et qu'il est de bon ton d'observer pour ne pas laisser ébruiter un scandale qui entacherait l'honneur d'une famille...

Lui, cet homme « formaté » et qui, pour des raisons sociétales, ne s'est jamais vraiment posé de questions, ne peut imaginer dans sa misogynie de bon aloi une femme capable de stratégie dès qu'il s'agit d'argent. Troublé au point qu'il en oublie les convenances - il devrait se retirer sans faire d'esclandre -, il essaie de se fâcher, menace, et reste pour laver ce qu'il ressent comme une malhonnêteté.

Sans doute habitué à tous les clichés de l'époque pour qui la femme reste l'incarnation d'un idéal de soumission et de pureté morale, il espère gagner le combat qui l'oppose à cette femme étrangère qui devant la loi lui doit respect et obéissance absolue.

Sûr d'être dans son bon droit, il découvre ce faisant devant lui une femme qui n'a rien en commun avec la gent féminine éduquée dans les instituts et qu'on a laissée à dessein infantile.

- Vous ne payerez pas ?

- Bien sûr que non ! Si vous étiez un pauvre malheureux sans rien à manger, ce serait autre chose. Mais cette lubie de se marier !

- Ce n'est pas mon argent, c'est celui de mon cousin !

- Quel besoin votre cousin en a-t-il ? Pour acheter des falbalas à sa femme ? Il m'est souverainement indifférent que votre belle-sœur ait des robes ou n'en ait pas.

Suzanna à qui les créanciers ont réclamé leur dû à la mort de son père, a été obligée de tenir tête, pour une question de simple survie. Sans doute lui a-t-il fallu s'insurger et se défendre doublement parce qu'elle est femme et qu'elle est juive, donc deux fois plus humiliable qu'une autre en pareille circonstance. La ruse, ligne de défense devenue seconde nature, entraîne dès lors son attitude mensongère sous une apparence de totale honnêteté intellectuelle. Elle affiche alors une sensualité audacieuse, signe de sa volonté de s'affranchir d'une identité sociétale qui lui pèse et son déni répété des femmes mariées en dit long sur sa souffrance de femme qui sait pertinemment qu'elle ne trouvera pas de mari alentour. Notons qu'elle ne cherche en rien à être l'égale des hommes ce qu'exigent les femmes en mal d'émancipation sociale, Suzanna se veut libre.

---

<sup>9</sup> À la suite de l'assassinat d'Alexandre II, les mouvements révolutionnaires ont été décimés par les arrestations sans nombre.

<sup>10</sup> 1883 : une assemblée des doyens de cantons - la Starchina - s'est tenue à Moscou et donne l'ordre à la noblesse d'obéir aux Maréchaux de la Noblesse dans l'armée et le monde de la justice.



Consciente de son succès auprès des hommes, elle a fait de sa séduction un art, un instrument de domination, une revanche délibérée.

Taratata ! Je le vois dans vos yeux ! La femme de votre cousin ne vous aurait-elle pas fait ses recommandations ? Aurait-elle pu laisser un jeune homme aller voir une femme aussi atroce sans l'avertir ? Ha ha !... Mais comment va votre cousin ? C'est un fameux gaillard et si bel homme...

Dans son discours, Suzanna ne se contente cependant pas de revendiquer la seule liberté sexuelle, elle veut davantage : elle veut être reconnue dans sa différence existentielle face au monde des autres femmes, attitude impensable pour une jeune femme russe sans faire entrer le chaos dans la demeure paternelle ou conjugale<sup>11</sup> :

Votre fiancée est-elle jolie ?

- Oui, pas mal...

- Hum !... Il vaut tout de même mieux qu'elle ait quelque chose, fût-ce la beauté, plutôt que rien du tout. Et cependant il n'existe pas de beauté qui permette à une femme de racheter sa nullité auprès de son mari.

- Voilà qui n'est pas commun ! fit le lieutenant en riant. Vous êtes femme vous-même et si misogynne !

- Est-ce ma faute si le bon Dieu m'a donné cette enveloppe-là ? Je n'en suis pas plus coupable que vous d'avoir de la moustache. Ce n'est pas le violon qui choisit son étui. Je m'aime beaucoup, mais quand on me rappelle que je suis femme, je me prends à me détester.

Le discours de Suzanna est ainsi recherche de la vérité, fondement de toute personne. Les hommes qui se trouvent en face d'elle n'ont visiblement pas encore trouvé cette vérité, prisonniers qu'ils sont encore, au début du récit, des préjugés et des conformismes de leur classe sociale, le gentilhomme rural Krjukov :

Par l'esprit et l'intelligence, Aleksej Krjukov appartenait à cette espèce de personnages répandue parmi nos classes cultivées : il était cordial et débonnaire, bien élevé, ouvert aux sciences, aux arts, à la foi, aux idées les plus chevaleresques sur l'honneur, mais peu profond et paresseux. Il aimait bien boire et bien manger, jouait parfaitement au wint, s'y connaissait en femmes et en chevaux ; pour le reste, il était lent et placide comme un phoque, et, pour le tirer de son impassibilité, il fallait quelque chose d'extraordinaire, de résolument insupportable : alors il oubliait tout au monde et faisait preuve d'une extrême mobilité : il exigeait des duels, écrivait au ministre des placets de sept pages, galopait ventre à terre à travers l'arrondissement, traitait publiquement les gens de coquins, portait plainte, etc...

Dans la liberté qu'elle pense avoir acquise, Suzanna est cependant prisonnière et reproduit les mêmes maux que ceux des jeunes filles russes. Son oisiveté fait d'elle une femme « superflue » et « non nécessaire »<sup>12</sup>, sa sexualité débridée l'assimile à une prostituée, ou du moins à une femme déchue<sup>13</sup>. Elle est *de facto* le contre exemple des jeunes femmes dont l'éducation a-sexuelle entraîne des conséquences de morbidité et d'hystérie que la toute jeune École de Vienne sous l'émulation de Freud tente de déchiffrer et de guérir et que Tchekhov examine et écoute chaque jour dans son cabinet de médecin<sup>14</sup>.

---

<sup>11</sup> Ce que feront pourtant nombre de jeunes femmes tchékhoviennes, dont Nina (*La mouette*), Nadia (*La fiancée*), Anja (*La Cerisaie*), entre autres.

<sup>12</sup> Jehanne M. Geith, « The Superflous Man and the Necessary Woman : A Re-Vision », in *The Russian Review*, volume 55, Number 2, April 1996, p. 226-244.

<sup>13</sup> O. Malitch, « A typology of Fallen Women in 19th Century Russian Literature », in *American Contributions to the 9<sup>th</sup> International Congress of Slavists*, September 1983, vol. II, p. 342.

G. Siegel, « The Fallen Women in the Nineteenth-Century Russian Literature », in *Harvard Slavic Studies* 5, 1970, p. 81-107.

<sup>14</sup> Lorsque paraît en 1888, *La sonate à Kreutzer*, où Tolstoï décrit l'aversion des femmes pour les relations sexuelles, Tchekhov, le médecin, s'insurge et déplore que le grand écrivain ait écrit ce texte sans en référer à des spécialistes et sans avoir lu aucune revue scientifique.

Une fois par mois, il faut se rafraîchir avec quelque chose qui sorte de l'ordinaire, pensait Kriukov, quelque chose qui produise une secousse, une réaction, dans un organisme encroûté. Cela peut être un coup à boire, cela peut être une Suzanna. Impossible de s'en passer,

Dans sa liberté existentielle revendiquée, dans son refus des conventions, Suzanna, bien que prisonnière physiquement, élève toutefois sa pensée en cherchant une issue au-delà des tabous qui voudraient la voir suivre une seule voie - la soumission. Dans sa rébellion contre son statut de femme au XIX<sup>e</sup> siècle en Russie tsariste, dénoncé par Tchekhov dès ses premiers récits, Suzanna résiste comme le feront d'autres personnages féminins dans la poésie. Elle se dresse contre le joug imposé par la société, relayé par les plus hautes autorités dont l'Église, et qui enferme dans les propriétés où nul bruit subversif ne peut venir les atteindre, des êtres sans défense qui meurent à petit feu sous les yeux de leurs proches persuadés d'agir pour leur bien<sup>15</sup>.

### ***Un pont entre l'Orthodoxie<sup>16</sup> et la religion juive***

Suzanna s'évade et ouvre par sa réflexion une perspective d'intelligence, elle atteint en cela une vérité qui témoigne sinon d'une certaine transcendance, du moins d'une recherche intellectuelle dont le fondement est la tolérance. Notons qu'elle ne prône en rien un retour vers la Terre Promise<sup>17</sup>, et se borne à bousculer les idées religieuses en Russie en ces années estampillées « Autocratie-Orthodoxie-Nationalisme », où le mythe de La Sainte Russie est en train de resurgir, repoussant au loin le monde non-chrétien<sup>18</sup>.

La jeune femme ne semble pas se rebeller ouvertement contre l'Autocratie, nous l'avons vu. La liberté qu'elle revendique en revanche se dresse contre le nationalisme et la répétition du substantif « juif » dans son discours (dans le texte qui comporte en langue russe 17 pages, le terme *evrejka* et non *jid* est prononcé dix fois par elle-même et huit par le narrateur) en dit long sur sa souffrance intériorisée devant les actions nationalistes menées à l'encontre de son peuple.

Mais la liberté que défend avec acharnement la jeune femme est surtout religieuse et vient combattre toutes les superstitions véhiculées par l'église orthodoxe.

J'ai vu [votre cousin] plusieurs fois à la messe. Pourquoi me regardez-vous comme cela ? Je vais très souvent à l'église ! Tous les hommes ont le même Dieu. Pour une personne cultivée, ce n'est pas l'apparence qui compte, c'est l'idée... N'est-ce pas votre avis ?

---

<sup>15</sup> Françoise Darnal-Lesné, « L'image de la femme dans l'œuvre de Tchekhov », thèse de doctorat d'état soutenue publiquement, Paris IV-Sorbonne, septembre 2005.

<sup>16</sup> Depuis 1448, l'église orthodoxe russe est autocéphale après sa séparation d'avec l'église du Constantinople. L'église russe s'identifie de facto à l'état russe et vice-versa, si bien que la fidélité envers l'église relève de la fidélité au tsar.

<sup>17</sup> La vague de pogromes de 1881-1884 fut une des raisons qui incitèrent les Juifs à prendre leur destin en main et à concevoir leur avenir lié à un retour massif du peuple juif en Israël. Les pogromes accélèrent certainement la perte d'influence des idées de la Haskala (Les lumières juives) et l'abandon de l'espoir utopique d'une assimilation rapide. En quelques mois, des intellectuels juifs changèrent radicalement de position. L'écrivain et journaliste Moses Leib Lilienblum (1843-1910) qui était fasciné par la Haskala devient un des pionniers du protosionisme. S'inspirant des images de l'Exode, Lilienblum lança en 1882 un vibrant plaidoyer en faveur d'une nouvelle traversée de la mer Rouge. Une nébuleuse d'organisations et sociétés locales eurent pour but le retour en Israël. Leur échec fut comparable à celui des Populistes russes et à leur marche au peuple (1874). Cependant par leur esprit héroïque, ces jeunes gens restaurèrent l'image du Juif pionnier et combattant.

<sup>18</sup> L'idée de la Sainte Russie : La « Sainte Nation », le « Lieu Saint », le « Royaume saint », ou encore le « Royaume des Saints » - remonte au Moyen Âge. Très fortement marquée par la chute de Constantinople, elle s'impose ensuite au cours du règne d'Ivan le Terrible (1547-1584), puis progressivement, au cours du XVII<sup>e</sup>. La Russie s'autoproclame non seulement « sainte » mais encore « pure », en tant qu'ultime et unique dépositaire de la tradition sacrée de l'Église d'Orient. Plus tard, à la faveur des courants romantiques et nationalistes du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, cette idée est reformulée et revêt sa forme « moderne », qui a perduré jusqu'à nos jours.

Ce faisant, Suzanna ne peut que troubler le lieutenant. Non qu'il soit obscurantiste, mais la société civile renfermée sur elle-même et bigote de la Russie impériale ne lui a pas donné les clés pour comprendre pareille diatribe.

Que met en avant alors la jeune femme sinon les couardises des Russes ? La causticité, voire son cynisme affiché font alors ressortir toutes les peurs associées depuis la nuit des temps non seulement aux Juifs et encore plus aux femmes libres. Pour le lieutenant, en tant que juive et libre - elle est âgée de 27 ans, ce qui est un âge canonique au XIX<sup>e</sup> siècle pour ne pas être mariée -, elle ne peut être qu'une diablesse, une sorcière, dont les pouvoirs lui sont ténébres<sup>19</sup>. Le cousin Krjukov persuadé qu'il va ne faire qu'une bouchée de la jeune femme, succombe tout autant à son tour aux pouvoirs supposés maléfiques de Suzanna :

- Au diable notre arrondissement ! Par toute la Russie on ne trouverait pas un caméléon pareil ! De toute ma vie, je n'ai jamais rien vu de pareil, et pourtant je suis connaisseur, non ? J'ai vécu, je crois bien avec des sorcières, mais je n'ai rien vu de pareil... Brrr !

Sorcière, Suzanna ? Un peu, du moins pour le lieutenant et le gentilhomme rural dans leur vision manichéenne du monde qui montre l'abîme de sottises dans lequel s'enfoncent les Russes.

Dès lors, il semble qu'il n'y ait plus pour eux d'autre alternative que la fuite vers leur monde codifié, loin des pensées subversives et déstabilisantes de la jeune femme tout en restant fascinés au point de revenir chacun son tour voir cette Suzanna dont ils ne peuvent plus se passer dans leurs vies désormais sans attrait à leurs yeux :

Une semaine encore se passa. Depuis le matin, Krjukov errait sans but par la maison, regardait par les fenêtres ou feuilletait des albums qui l'ennuyaient depuis longtemps. Quand ses yeux tombaient sur sa femme ou sur ses enfants, il se mettait à grommeler d'un ton bourru. Il lui semblait ce jour-là que ses enfants étaient insupportables, que sa femme surveillait mal les domestiques, que les dépenses ne correspondaient pas aux revenus, bref, tout ce qui arrive aux châtelains quand ils sont de mauvaise humeur.

L'attitude de Suzanna, au-dessus des *a priori* sociétaux et religieux, et au-delà de l'attrait des sens - le jasmin, détail diégétique dont le parfum entêtant et oriental imprègne le texte du début jusqu'à la fin, embaume la veste du lieutenant et le conduit chez la jeune femme, -, mène à un bouleversement, une remise en cause du monde, une recherche de la vérité pour les deux hommes.

Le récit dénonce sans doute la faiblesse de la chair devant les choses codifiées - la morale, le sexe -, et matérielles - l'argent -, mais beaucoup plus la faiblesse de l'esprit, l'intolérance, la prédominance des idées reçues.

Les deux hommes et leur milieu - dans la maison sont venus en effet d'autres hommes qui appartiennent tous à la classe des gentilhommes ruraux puisqu'ils se connaissent et font tout pour s'ignorer -, sont en effet entraînés dans une tragédie dont ils ne peuvent sortir indemnes, écartelés qu'ils sont entre la fascination et le rejet de tout ce qui touche à ce qui leur est étranger, chargé de mystères à leurs yeux et leurs esprits.

La prise de conscience de Krjukov, venu rendre visite Suzanna dont il ne peut désormais se passer et qui y rencontre son cousin Sokol'skij - ce dernier lui a menti pour avoir l'argent nécessaire à son mariage et séjourne depuis une semaine dans la maison maudite alors qu'il désirait tant se marier au début du récit -, cette rencontre n'est plus blâme qui lui faisait dire :

---

<sup>19</sup> Le paradigme de la femme sorcière, possédée et possédante, vient du Moyen Âge. Il a sévi dans l'histoire, les mœurs, l'imaginaire. Les derniers procès en sorcellerie datent de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. En Russie, les cas d'hystérie féminine ou *кликунство*, répandu dans la paysannerie et le monde des petits marchands se poursuivent jusque dans les années soixante-dix du XIX<sup>e</sup> siècle, in Christine Worobec, *Possessed: women, witches and demons in Imperial Russia*, Northern Illinois University Press, 2001.



- Si tu avais envie d'effronterie et de cynisme, tu n'avais qu'à prendre une truie dans sa fange, et la manger toute crue ! Au moins ça aurait coûté moins cher. Là, il y en a pour deux mille trois cents roubles...  
Je sais que tu me les rendras, mais est-ce qu'il s'agit d'argent ? Au diable l'argent ! Ce qui m'indigne, c'est ta veulerie, ta mollasserie... Ton odieuse lâcheté ! Il va se marier ! Il a une fiancée !  
Elle est *catharsis* et entraîne Krjukov vers le respect et la tolérance :

- Et que pourrais-je lui dire, hein, pensait Aleksej. Comment puis-je le juger puisque je suis moi-même ici ?

En d'autres mots, « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre », fondement de la religion chrétienne.

Il ne s'agit plus pour eux de venir voir « une truie dans sa fange » ni de s'y vautrer avec elle, mais bien de respirer un air moins contraint, plus serein, et de rencontrer un être qu'ils savent différent et qu'on leur a appris à éviter mais qui comble leurs manques non pas tant sexuels qu'existentiels, un être qui leur donne à voir une autre lecture de vie, une nouvelle approche rejetant au loin le monde de fausseté dans lequel ils ont jusqu'ici vécu, remettant en cause leurs croyances et leur conformisme.

Le nom de famille, Rotštejn, non allemand donné en dérision aux juifs d'Europe centrale au XIX<sup>e</sup> siècle en remplacement de leur nom en yiddish et avec une connotation dépréciative, vient souligner l'idée de loi nouvelle qui va peut-être s'instaurer dans leurs vies, il renvoie en effet aux tables de la loi rosissant sous le feu divin puisqu'il signifie « pierre rouge ou pierre rougie » ; le patronyme, Mossejevna, assimile Suzanna à Moïse dont elle devient l'hypostase, ce qui lui confère le rôle de suivre le même chemin que lui, aider plus ou moins consciemment deux hommes à traverser le désert - fût-il sociétal et identitaire -, et ainsi les conduire hors du lieu d'esclavage qu'est leur vie - la poussière de la route où galope le propriétaire terrien n'est-elle pas poudreuse comme le sable ?

Le prénom, Suzanna, évoque la jeune femme juive surprise au bain par deux vieux juges, notables de la ville qui prétendirent l'avoir trouvée en flagrant délit d'adultère dont elle fut blanchie par le témoignage du jeune Daniel ; la lapidation qui lui était promise fut réservée aux deux voyeurs pour faux témoignage.

La lapidation qui aurait pu être le lot de Suzanna en ces années de pogromes, les jets de pierre dans ce récit sont intérieurs et existentiels mais ne s'adressent pas en premier lieu à la jeune femme. La lapidation à laquelle nous assistons et qui concerne les deux hommes n'en conduit pas moins à la mort d'une certaine vie et à l'épiphanie d'une autre, à une mise en abyme faite de tolérance, sans doute devant l'autre, l'étranger, mais tout autant au frère et à soi.

Ces nom, patronyme et prénom dans leur confrontation à ceux des Russes, connotés eux aussi et qui renvoient à une chasse dans le désert - Sokol'skij de sokol, le faucon et Krjukov de krjuk, le crochet -, organisent dès lors une « excursion » dans un autre temps et conduisent à un élargissement du seul cadre historique, faisant appartenir le texte à plusieurs temporalités à la fois. Krjukov et Sokol'skij errent, il est vrai, dans la campagne russe, l'histoire de leur pays, mais tout autant dans une contrée biblique, invités qu'ils sont par Suzanna à un voyage vers une terre autre, dans un nouvel exode. Telle la sortie d'Égypte, leur pérégrination serait alors invention de la liberté.

Il est intéressant d'observer alors que le début du récit, juste après le titre dont le signifiant et le signifié du texte, *Le borbier*, commence par un complément de lieu et la description de l'usine de vodka, mettant en avant le lieu de turpitude dans lequel semble s'enfoncer le jeune et élégant lieutenant. Il se termine par la description du départ de son cousin, Krjukov, qui quitte ce même *topos*, dans un autre complément de lieu, et dans un mouvement inverse, sur la route poudreuse. Les procès des verbes accompagnant ces deux compléments de lieu est d'une grande richesse sémantique et prête à de multiples interprétations existentielles, philosophiques et littéraires. Le premier, déterminé et perfectif - *v'exal* -, souligne un *telos* atteint et montre par là même un changement irréversible dans la vie du lieutenant sans qu'un

quelconque retour soit possible ; le deuxième, imperfectif - *stutchali* -, au-delà de la force du tapement sur la route rendu par les allitérations, montre autant l'itérativité que la durée et signifie - genre de la nouvelle tchékhovienne oblige, nous ne savons rien de l'avenir -, que Krjukov peut revenir à une seule ou à de multiples reprises sur son drojki, même si rien n'indique qu'il entrera à nouveau dans la maison. Une remarque s'impose : le verbe concerne le drojki, Krjukov n'étant que la personne transportée. Mais dans la mesure où il est le maître qui commande à l'objet, le drojki le concerne au premier lieu par un processus de contiguïté fondée sur un rapport d'inclusion avec lequel Krjukov forme un ensemble. Par un effet de distanciation qui montre l'ironie de Tchekhov à cet instant, Krjukov tape autant la route dans son dépit que ne le font les roues du drojki.

Le symbole enfin de la route, dernier mot du texte et « chemin vers », où se terminent de nombreux textes de Tchekhov dans la création tardive et qui prend sa place de personnage à part entière, est signe non d'un emplacement dont l'horizontalité serait topographiquement définie, mais quête de verticalité, chemin vers la connaissance. Il dépasse le *topos*, les pesanteurs de l'histoire, la fixité des conventions humaines, il est aventure. Il est métaphore supérieure de l'existence humaine avec ses rites de passage du non-être à l'être, prise de conscience, dépassement ontologique. En mettant cet homme sur la route, Tchekhov met alors l'accent sur le caractère hasardeux de sa vie, sur l'importance des événements qui prévalent sur la fixité des conventions humaines. L'être humain est alors perçu non pas dans une fuite pourtant mentionnée par le départ rapide du drojki - *begovye drojki* -, mais dans un mouvement lorsque sa vérité lui a été révélée dans le bris des apparences.

x  
x x

Dans ce personnage féminin, tout à la fois, portrait orientaliste, image inversée dans un paysage typiquement russe et qui ose mettre sur le même plan l'orthodoxie et le judaïsme, Tchekhov ne remue pas un tas de fumier comme l'ont pensé ses contemporains et madame Kisseleva. Le récit, en une longue métaphore filée, est un brûlot qui bouscule la société tout entière et il est intéressant de remarquer que la censure, si pointilleuse dès qu'il s'agissait de religion et qui menacera de mettre Tchekhov en prison en cas de refus de retirer les pages ayant trait à la religion de son texte *Les Paysans* (1897), ne s'alarma pas une seconde devant les paroles pourtant iconoclastes de Suzanna, sans doute, parce que proférées par une Juive, elles lui semblaient pures sornettes... donc sans conséquences et sans véritable portée !

Que montre pourtant d'importance ce texte et qui est du ressort d'un séisme en ces années ? Que dans un lieu carcéral - une zone de résidence qui devrait conduire à la mort, voulue par les autorités, au milieu de la laideur, de la misère spirituelle et morale -, dans ce lieu de perdition survit la vie de l'esprit, la liberté de l'esprit, alors que dans la campagne russe - lieu de beauté et d'apparente liberté -, les hommes sont en fait prisonniers. Là, les âmes meurent à petit feu dans la stagnation qu'entraînent leur éducation, leur manque de réflexion, les codes institués de leurs propres mains qui les étouffent et les emprisonnent plus sûrement sans que quiconque y prenne garde.

Dès ce texte de 1886, à travers le personnage de la jeune femme juive, naît ainsi le *credo*<sup>20</sup> auquel ne déroge jamais Tchekhov sans qu'il appartienne à aucune chapelle<sup>21</sup> et qui marque

<sup>20</sup> Anton P. Tchekhov, lettres, III, 491, lettre à Pleščeev, 4 octobre 1888 *Mon Saint des Saints, c'est le corps humain, la santé, l'intelligence, le talent, l'inspiration, l'amour et une liberté absolue, une liberté hors de toute contrainte et du mensonge, voilà le programme auquel je me serais tenu si j'avais été un grand artiste*

<sup>21</sup> Anton P. Tchekhov, lettres, III, 491, lettre à Pleščeev, 4 octobre 1888, « *J'ai peur de ceux qui lisent une appartenance à des tendances entre les lignes et qui voudrait voir à coup sûr en moi, un libéral ou un conservateur ; je ne suis ni un libéral, ni un conservateur, ni un progressiste, encore moins un moine ou un*

sa création tardive : pour l'homme Tchekhov, le monde ne se partage pas entre *Uebersch* et *Untersch* au sens Nietzscheen du terme, il ne se divise pas en une arithmétique parfaite entre coupables et innocents. Y vivent sans doute bien mal, des hommes et des femmes, ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants, mais porteurs d'humanité, fussent-ils étrangers et par là même étranges dans la fascination et le rejet qu'ils suscitent.

Françoise Darnal-Lesné  
Docteur en Études Slaves  
Paris IV-Sorbonne

---

*indifférent. Être un artiste indépendant, voilà seulement ce que je voudrais être, et je regrette que Dieu ne m'ait pas donné la force de l'être ».*